

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 26 (1888)
Heft: 37

Artikel: Langage des timbres-poste
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-190556>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

son manque d'égards et de prévenances pour sa mère fatiguée et vieillie, sur le peu de déférence qui préside à ses rares rapports avec son père, sur son arrogance envers les domestiques, etc., etc.

Et voilà comment l'instruction soignée d'un enfant gâté, instruction non précédée d'une saine éducation commencée dès le berceau, a produit la petite scène tristement comique racontée plus haut et dont je vous garantis l'authenticité.

Sophie TROTTEVILLE.

C'est le chien de Jean de Nivelle, qui s'enfuit quand on l'appelle. — On nous communique les lignes suivantes, qui expliquent d'une manière charmante l'origine de ce proverbe si souvent usité dans la conversation :

« Dans le XII^e siècle, le couvent d'Oignies (Pas-de-Calais) comptait parmi ses membres un nommé Jean de Nivelle, chanoine de l'ordre de Saint-Augustin. La goutte lui ayant paralysé une jambe, on fit venir un médecin renommé, qui lui promit sa guérison s'il voulait s'imposer un repos rigoureux de quatre mois.

Jean de Nivelle ne voulant pas rester inactif aussi longtemps, poursuivit sa pieuse mission en bravant les plus horribles douleurs. Mais bientôt il fut vaincu. « Le bienheureux Jean de Nivelle, dit la légende, était fort malade et s'en allait mourir. L'extrême fatigue et les austérités l'avaient tellement endolori que tout bruit un peu vif, tout mouvement imprévu redoublait son agonie. Ce cruel état durait depuis huit jours lorsqu'on se décida d'écartier de lui son chien qu'il aimait beaucoup, mais qui, par ses jappements et sa vivacité, lui causait de fréquents gémisssements.

On crut d'abord qu'il suffirait de chasser l'animal, mais il était si importun à revenir vers son maître qu'il cherissait, qu'on fut obligé de le mettre hors de la maison et le battre de verges à toutes les heures du jour et de la nuit pour le tenir éloigné.

La première journée, le vieillard ne dit rien, mais le lendemain il demanda son chien ; on lui fit observer qu'il devait supporter cette privation, si c'en était une pour lui, en esprit de pénitence. Jean garda le silence, mais on voyait qu'il en était affligé. Le troisième jour, il demanda de nouveau son chien ; on lui fit la même réponse et il se tut tristement encore. Cependant, la maladie faisait de rapides progrès. Le matin du quatrième jour, il ne parla plus, mais il étendit la main pour caresser une dernière fois son chien fidèle. Un de ses frères fut touché de compassion, et on alla appeler le chien. Ce fut peine inutile ; on avait battu tant de fois la pauvre bête que, bien qu'elle rôdât encore autour de la maison, elle n'osa plus approcher, et comme s'il se fût fait en elle une révolution, elle s'enfuya au contraire au fur et à mesure qu'on l'appelait.

Ce manège dura autant que la dernière agonie du malheureux Jean de Nivelle. A l'heure où le maître trépassa, le chien s'élançant au loin, s'enfuit et ne reparut jamais. »

Les liaisons. — L'imparfait du subjonctif.

Les gens bien élevés, qui sont toujours simples et naturels, évitent l'abus des liaisons en parlant. Trop fréquentes, trop accusées, les liaisons blessent l'oreille et le goût.

Cette phrase : « Vous êtes allés à Fontainebleau ? » prononcée : « Vous-z-êtes-z-allés-z-à Fontainebleau ? » horripilerait les gens du monde, qui disent tout bonnement : « Vous-z-êtes allés à Fontainebleau ? » ou peut-être : « Vous-z-êtes-z-allés à Fontainebleau ? » se contentant de faire sonner une ou deux s finales, plus souvent une que deux. Vous entendez aussi prononcer : « Bon à entendre » : *Bon na entendre.* « J'irai demain à Paris », *demain na Paris.* Cette façon de parler est prétentieuse et pédante, en ce qu'elle prouve qu'apportant une si profonde attention aux moindres choses que l'on dit, on s'écoute avec complaisance et qu'on cherche à frapper l'esprit des autres.

Beaucoup de gens ont la même répugnance pour l'emploi de l'imparfait du subjonctif, et font tout ce qu'ils peuvent pour ne pas le trouver sous leur plume en écrivant, ou dans leur phrase en parlant. A la troisième personne du singulier, il est encore possible, mais pour le reste du temps, il vaut beaucoup mieux employer l'infinitif. Il est des personnes très instruites qui, ne pouvant tourner la difficulté, ou ne l'ayant pas prévue à temps, préfèrent pécher contre la grammaire et emploient le présent au lieu de ce maudit imparfait du subjonctif. Elles diront ou écriront : « Il faudrait que vous vous décidiez », reculant d'horreur devant « que vous vous décidasiez ». Le fait est que c'est bien laid et que « Il faudrait vous décider » est plus harmonieux dans sa concision et a un air bien moins pédagogique.

Langage des timbres-poste. — Les dames de Berlin ont une manière de coller les timbres-poste qui contient tout un langage. Collé à l'angle supérieur, côté droit, signifie, lorsqu'il est droit et tête en haut : *Je désire votre amitié* ; placé en travers : *M'aimez-vous ?* la tête en bas : *Ne m'écrivez plus* ; incliné : *Ecrivez immédiatement.*

Lorsque le timbre est à l'angle inférieur, côté droit, il signifie, collé régulièrement : *Votre amour me ravit* ; à l'angle gauche supérieur, tête en haut : *Je vous aime* ; en travers : *Mon cœur est à un autre* ; la tête en bas : *Bonjour, mon cheri* ; à l'angle inférieur gauche, tête en haut : *La fidélité aura sa récompense* ; horizontalement : *Ne m'abandonnez pas dans ma douleur* ; tête en bas : *Vous triomphez de toutes les épreuves.*

Lorsque le timbre est en ligne avec le nom du destinataire, il signifie, collé régulièrement tout droit : *Acceptez mon amour* ; en travers : *Je brûle de vous voir* ; tête en bas : *Je ne suis pas libre.*

LA GRACE D'UN PÈRE

par Alfred DES ESSARTS.

C'est à l'automne de l'année 1672. Assise dans une des salles du manoir breton de Kersac, une femme filait silencieusement devant une haute cheminée sculptée. Non